L'isolement créateur de Flaubert

Emilia-Ioana VAIDA

Universitatea „Lucian Blaga" din Sibiu, Departamentul de Studii Romanice
Lucian Blaga University of Sibiu, Department of Romance Studies
Personal e-mail: emilia.vaida@ulbsibiu.ro

Flaubert's Creative Isolation

In a world in which isolation means misfortune rather than conscious choice, it is important to know that, to a major writer such as Gustave Flaubert, it represented the work environment in which he wrote his most important works. At first, isolation came as a medical need after a nervous breakdown suffered at the age of 23. The year of convalescence spent in the peaceful atmosphere of Croisset, a small village in Normandy, made him want to stay home and work alone in his first-floor study with a view on the Seine. Little by little, isolation became a professional need fully assumed and a life style, as he admitted in a large number of letters. The writer learnt how to overcome, with the perseverance of someone who wanted to write the perfect work, all the obstacles that arose. He sacrificed everything in order to achieve his goal and thus he remains an inspiration to all those who want to write.

Keywords: Gustave Flaubert, isolation, Croisset, writer, solitude, letter.

Dans un monde où l'isolement est perçu comme une fatalité plutôt que comme un choix délibéré, il est important de savoir que celui-ci a représenté, pour un écrivain monumental comme Gustave Flaubert, le cadre dans lequel celui-ci a écrit ses œuvres les plus importantes. Dans son cas, le recours à l'isolement relève d'abord d'une nécessité médicale, suite à une attaque nerveuse subie à l'âge de 23 ans. L'année de convalescence passée dans le l'atmosphère paisible de Croisset lui donne le goût de rester chez lui, pour y travailler seul dans son cabinet de travail qui donne sur la Seine. Petit à petit, l'isolement devient une nécessité professionnelle entièrement assumée et un style de vie – il le reconnaît dans beaucoup de ses lettres. L'écrivain apprend à dépasser, avec la persévérance de quelqu'un qui veut écrire l'œuvre parfaite, tous les obstacles qui apparaissent. Il sacrifie tout parce qu'il sait que le métier d'écrivain doit être accepté comme un devoir.

Tout commence un soir de janvier 1844, lorsque le jeune Gustave est victime d'une violente crise nerveuse d'apparence épileptique. Marqué par cet accident, son père ne veut plus qu'il continue ses études en droit. En avril 1844, il achète une maison de campagne située sur les bords de la Seine, à Croisset, une localité en aval de Rouen et dépendant de la commune de Canteleu. Le 7 juin 1844, le jeune Gustave écrit à son ami, Ernest Chevalier : « Mon père a acheté une *propriété* aux environs de Rouen, à Croisset. Nous y allons habiter la semaine prochaine. Tout est bouleversé par ce déménagement. Nous y serons assez mal logés cet été et au milieu des ouvriers, mais l'été prochain je crois que ce sera superbe »[1].

Croisset est d'abord pour Gustave un lieu de convalescence après la crise. La famille Flaubert passe les mois d'été et les longues vacances dans la jolie maison blanche à un étage, datant du XVIII[e] siècle :

> «Je reste donc seul avec mon père et ma mère, à Croisset l'été dans ma chambre, à Rouen l'hiver dans ma chambre. Seulement à Croisset j'ai mon canot et le jardin, et puis je suis plus loin des Rouennais qui quelque peu que je les fréquente me pèsent aux épaules d'une façon dont les compatriotes sont seuls capables. Je vais donc me remettre, comme par le passé, à lire, à écrire, à rêvasser, à fumer» [2].

Le jeune Gustave, qui préfère la solitude à la mauvaise compagnie (« Je suis ours et veux rester ours dans ma tanière, dans mon antre, dans ma peau, dans ma vieille peau d'ours, bien tranquille et loin du bourgeois et des bourgeoises »[3]), s'y sent bien et y transporte ses livres: « Voilà devant moi mes livres sur ma table, mes fenêtres sont ouvertes, tout est tranquille, la pluie tombe encore un peu dans le feuillage, et

la lune passe derrière le grand tulipier qui se découpe en noir sur le ciel bleu sombre »[4]. Il apprécie de plus en plus la beauté et la sérénité qu'il retrouve ici. Cela lui donne envie de rester chez lui, pour y travailler seul :

> «Encore une fois dans ma solitude. À force de m'y trouver mal, j'arrive à m'y trouver bien. D'ici à longtemps je ne demande pas autre chose. Qu'est-ce qu'il me faut après tout ? N'est-ce pas la liberté et le loisir – Je me suis sevré volontairement de tant de choses que je me sens riche au sein du dénuement le plus absolu»[5].

C'est un style de vie qu'il recommande, d'ailleurs, à ses amis qui veulent écrire : « Fais comme moi. *Romps avec l'extérieur*, vis comme un ours – un ours blanc – envoie faire foutre tout – tout et toi-même avec, si ce n'est ton intelligence »[6]. Un style de vie qu'il aura déjà adopté une année après son arrivée à Croisset, et qui suppose une implication totale de l'écrivain :

> «Pour moi, je ne sens plus ni les emportements chaleureux de la jeunesse, ni ces grandes amertumes d'autrefois. Ils se sont mêlés ensemble, et cela fait une teinte universelle où tout se trouve broyé et confondu. J'observe que je ne ris plus guère et que je ne suis plus triste. Je suis mûr. Tu parles de ma sérénité, cher vieux, et tu me l'envies. Il est vrai qu'elle peut étonner. Malade, irrité, en proie mille fois par jour à des moments d'une angoisse atroce, sans femmes, sans vin, sans aucun des grelots d'ici-bas, je continue mon œuvre lente comme le bon ouvrier qui, les bras retroussés et les cheveux en sueur, tape sur son enclume sans s'inquiéter s'il pleut ou s'il vente, s'il grêle ou s'il tonne. Je n'étais pas comme cela autrefois. Ce changement s'est fait naturellement»[7].

À partir de 1846, après la mort de son père et de sa sœur, l'écrivain, sa mère et sa nièce s'installent à Croisset, où l'écrivain habitera jusqu'à sa mort en 1880. C'est là qu'il travaille, c'est là qu'il accueille ses amis. Décidé de profiter du calme de cet environnement, il passe la plupart de son temps dans son cabinet de travail au premier étage, une belle pièce avec cinq fenêtres qui donne sur la Seine et sur le jardin. Cela lui permet d'admirer la rivière qui, en automne, brille sous la lune ou les rayons du soleil, pour devenir blanche et menaçante comme un océan, en hiver. Un tel tableau d'hiver l'aide parfois à mieux voir la scène d'été qu'il est en train d'écrire :

> «Il fait maintenant un épouvantable vent, les arbres et la rivière mugissent. J'étais en train, ce soir, d'écrire une scène d'été avec des moucherons, des herbes au soleil, etc. Plus je suis dans un milieu contraire et mieux je vois l'autre. Ce grand vent m'a charmé toute la soirée ; cela berce et étourdit tout ensemble»[8].

En été, après avoir travaillé toute la journée, fenêtres closes et jalousies fermées, l'écrivain aime plonger dans la Seine qui coule au bas de son jardin. Il reprend ensuite son travail et profite du grand calme de la nuit pour travailler jusqu'au jour levant. C'est un programme d'été qui ne change pas avec le temps :

> «Tous les jours je nage dans les ondes de la Seine comme un jeune homme. C'est ma seule distraction. Le reste du temps je travaille comme un *ph*rénétique, et je gueule dans le silence du cabinet, à me décrocher la poitrine (ce qui lui fait du bien). Chaque nuit, ou plutôt chaque matin je vois se lever l'aurore»[9].

.

Les coordonnées de l'espace dans lequel il travaille ne doivent pas changer. Il avoue à plusieurs reprises qu'il doit être chez lui, dans sa chambre à Croisset, pour qu'il puisse écrire (« Il faut que je sois *chez moi* pour écrire. Ma liberté d'esprit tient à mille circonstances accessoires, fort misérables, mais fort importantes »[10]). Vingt-trois ans plus tard, Croisset continue d'être tout aussi important :

> «je jouis de me retrouver chez moi, comme un petit bourgeois, dans *mes* fauteuils, au milieu de *mes* livres, dans *mon* cabinet, en vue de *mon* jardin. Le soleil brille, les oiseaux roucoulent comme des amoureux – les bateaux glissent sans bruit sur la rivière toute plate... et mon conte avance»[11].

C'est là que Flaubert peut réaliser « son voyage intérieur ascétique, ce voyage de l'écriture selon la dimension horizontale du brouillon rapide de la première version, et la dimension verticale du travail sur la page, de la correction »[12].

Tous les objets qui s'y trouvent ont leur propre histoire et une signification spéciale. Il y a beaucoup de livres, des gravures, un marbre de Pradier, des tapis d'Orient, une peau d'ours polaire, un grand bouddha en bois, un autre en métal doré, sa pipe à long tuyau et son pot à tabac, etc. Mais la plus importante, c'est la large table ronde couverte d'un tapis vert, flanquée de deux voltaires bas et moelleux et d'un fauteuil Louis XIII à tapisserie et pieds tors, dans lequel Flaubert passe les longues heures de travail:

> «J'ai rangé mes affaires (...). Tout pendant mon absence avait été brossé, ciré, verni (...) et j'avoue que j'ai retrouvé mon tapis, mon grand fauteuil et mon divan avec charme. Ma lampe brûle. Mes plumes sont là. Ainsi recommence une autre série de jours pareils aux autres jours. Ainsi vont recommencer les mêmes mélancolies et les mêmes enthousiasmes isolés»[13].

Il s'agit donc d'un travail rituel, dont l'auteur est tout à fait conscient, un travail qu'il décrit dans ses lettres de manière détaillée et objective.

La persévérance ne le quitte jamais : « Je travaille le plus que je peux. Je suis resté cet après-midi 7 heures sans bouger de mon fauteuil, et ce soir trois. Tout cela ne vaut pas deux heures d'un travail raisonnable »[14]. Le travail occupe presque tout son temps, car « il n'y a de continuellement bon que l'habitude d'un travail entêté »[15]. Il lui arrive très souvent de ne pas vouloir

s'arrêter, car le travail ne devient « raisonnable » qu'assez tard: « Je ne suis en veine tous les jours que vers 11 h[eures] du soir, quand il y a déjà sept à huit heures que je travaille, et dans l'année, qu'après des enfilades de jours monotones, au bout d'un mois, six semaines que je suis collé à ma table »[16].

À Croisset, les jours s'écoulent « dans une monotonie et une régularité monacales »[17] que Flaubert accepte volontiers, car il aime travailler seul, sans voir personne ou entendre rien. Le murmure de la Seine, le bruit du vent, le crépitement du feu ou le tic-tac de la pendule sont les seuls qui interrompent parfois les rêveries ou les lectures sans fin. Il a besoin de beaucoup de silence pour qu'il puisse travailler. C'est une vie calme et tranquille, digne de quelqu'un qu'on appellera « l'ermite de Croisset » :

> «Ma vie (austère au fond) est calme et tranquille à la surface. C'est une existence de moine et d'ouvrier. Tous les jours se ressemblent – les lectures succèdent aux lectures, mon papier blanc se couvre de noir, j'éteins ma lampe au milieu de la nuit. Un peu avant de dîner, je fais le triton dans la rivière»[18].

Des phrases comme « Je vis comme un ours » ou « Je vis comme un moine » apparaissent, d'ailleurs, dans un grand nombre de ses lettres. C'est sa manière de souligner qu'il mène une vie austère et monotone, pareille à la claustration des moines, loin des distractions, de ceux et ce qui pourront l'empêcher d'avancer dans son travail. Cet isolement, d'abord un choix délibéré de vie, devient une sorte de destin[19].

Le temps passe donc de manière assez monotone. Le peu de temps et d'énergie qui lui reste sert, en général, à la lecture ou à la rédaction des lettres, qui lui donnent l'occasion d'analyser de manière objective toute la situation : « Je travaille comme un mulet depuis quinze longues années. J'ai vécu toute ma vie dans cet entêtement de maniaque, à l'exclusion de mes autres passions que j'enfermais dans des cages, et que j'allais voir quelquefois seulement pour me distraire »[20].

Pourtant, l'écrivain est conscient du fait que l'Art demande des sacrifices, et il ne regrette jamais de lui avoir dédié toute sa vie. Bien au contraire. C'est un programme de travail et de vie qu'il recommande chaleureusement à tous ses correspondants qui veulent écrire : « Travaille chaque jour patiemment un nombre d'heures égales »[21]. Un programme digne de tout autre travailleur, qui dédie à son travail un certain nombre d'heures tous les jours.

Parfois, ce programme de travail si rigoureux l'épuise complètement : « Je suis plus lassé que si je roulais des montagnes. J'ai dans des moments, envie de pleurer. Il faut une volonté surhumaine pour écrire. Et je ne suis qu'un homme »[22]. Dans ces moments il se sent impuissant, car la conscience de l'inaccessibilité de la perfection le rend malade : « Je suis harassé d'écrire. (...) Il y a des jours où j'en suis malade et où la nuit j'en ai la fièvre »[23]. Mais cela ne l'empêche pas de continuer, car la volonté de réussir s'avère plus puissante que n'importe quelle souffrance. Ce sont « la furie du travail et l'habitude de l'effort »[24] ou un amour « frénétique et perverti » du travail qui ne le laissent pas abandonner, qui le poussent sans cesse à continuer :

> «Tu me parles de tes découragements ! Si tu pouvais voir les miens ! Je ne sais pas comment quelquefois les bras ne me tombent pas du corps, de fatigue, et comment ma tête ne s'en va pas en bouillie. Je mène une vie âpre, déserte de toute joie extérieure, et où je n'ai rien pour me soutenir qu'une espèce de rage permanente, qui pleure quelquefois d'impuissance, mais qui est continuelle. J'aime mon travail d'un amour frénétique et perverti, comme un ascète le cilice qui lui gratte le ventre»[25].

Quand il travaille, il n'a pas d'autres préoccupations ; il s'isole de tout et de tous : « Ma vie est si plate qu'un grain de sable la trouble. – Il faut que je sois dans une immobilité complète d'existence pour pouvoir écrire »[26]. Lorsqu'il est en train de rédiger une œuvre, il renonce facilement à ce qui pourrait affecter son travail (il renonce, par exemple, à un rendez-vous avec Louise Colet, pour trouver les phrases qui lui manquent : « Je veux seulement écrire encore trois pages, au plus, en finir cinq que j'écris depuis l'autre semaine, et trouver quatre ou cinq phrases que je cherche depuis bientôt un mois »[27]). C'est ainsi que commence « cet état de grâce devant l'œuvre d'art, analogue à celui des mystiques »[28]dont parle Albert Thibaudet :

> «Voilà sept jours que je vis d'une drôle de manière et charmante. C'est d'une régularité si continue qu'il m'est impossible de m'en rien rappeler, si ce n'est l'impression. Je me couche fort tard, me lève de même, le jour tombe de bonne heure, j'existe *à la lueur des flambeaux*, ou plutôt de ma lampe. – Je n'entends ni un pas, ni une voix humaine. Je ne sais ce que font les domestiques, ils me servent comme des ombres. Je dîne avec mon chien. Je fume beaucoup, me chauffe raide, et travaille fort. – C'est superbe ! Quoique ma mère ne me dérange guère, d'habitude, je sens pourtant une différence, et je peux du matin au soir, et sans qu'aucun incident, si léger qu'il soit, me dérange, suivre la même idée, et retourner la même phrase»[29].

Cette solitude devient pesante seulement quand le travail n'est pas au niveau attendu. Mais dès que les choses recommencent à fonctionner, l'écrivain jouit d'être complètement seul, n'ayant comme compagnons que les feuilles jaunes qui tombent et la rivière qui coule. Il en profite pour avancer dans son travail et n'hésite pas à reconnaître qu'il travaille mieux dans la solitude absolue :

> «Voilà huit jours que je suis complètement seul. Je travaille raide, jusqu'à 4 heures du matin toutes les nuits. Ça commence à marcher, c'est-à-dire à m'amuser, ce qui est bon signe. La solitude me grise comme de l'alcool. Je suis d'une gaieté folle, sans motifs, et je gueule tout seul de par les appartements de mon logis, à me casser la poitrine. Tel est mon caractère»[30].

Dans ces conditions, toute interruption, due à un voyage à Paris ou ailleurs, devient assez difficile à supporter :

> «Mme Winter a dû hier au soir te donner de mes nouvelles ? Tu sais donc que je n'ai pas été à Vendôme. Vendredi soir, j'ai été pris d'un accès de misanthropie furieuse : Paris m'assommait et la vue de mes semblables me faisait mal au cœur. Aussi me suis-je hâté de regagner ma solitude. C'est encore là que je me trouve le mieux»[31].

C'est pour cela que, vers la fin de sa vie, Flaubert veut éviter tout déplacement inutile et profiter de la solitude pour avancer dans son travail. C'est un style de vie qu'il recommande, d'ailleurs, aux écrivains plus jeunes qui lui demandent des conseils. Travailler dans la solitude, ne songer qu'à l'art en soi et à son perfectionnement individuel - voilà les pas à suivre pour ceux qui choisissent ce métier.

Il est pourtant important de remarquer le fait que l'écriture s'accompagne chez Flaubert non seulement de cette solitude ascétique, mais aussi, paradoxalement, d'un besoin constant de communiquer avec les autres à travers les lettres, et de leur demander, assez souvent, leur collaboration dans ce qu'on appelle « les lettres de travail ».

Ce qui se passe parfois à l'intérieur de sa chambre de travail dépasse parfois toute imagination. L'écrivain éprouve l'agonie et l'extase à l'écart de quelques moments :

> «Quelquefois, quand je me trouve vide, quand l'expression se refuse, quand après [avoir] griffonné de longues pages, je découvre n'avoir pas fait une phrase, je tombe sur mon divan et j'y reste hébété dans un marais intérieur d'ennui. – Je me hais, et je m'accuse de cette démence d'orgueil qui me fait haleter après la chimère. Un quart d'heure après tout est changé, le cœur me bat de joie. Mercredi dernier, j'ai été obligé de me lever pour aller chercher mon mouchoir de poche. Les larmes me coulaient sur la figure. Je m'étais attendri moi-même en écrivant, je jouissais délicieusement, et de l'émotion de mon idée, et de la phrase qui la rendait, et de la satisfaction de l'avoir trouvée»[32].

Flaubert est si impliqué dans ce qu'il écrit, qu'une interruption brusque peut déterminer, parfois, des réactions tout à fait surprenantes :

> «J'avais les nerfs si vibrants que ma mère, qui est entrée à dix heures dans mon cabinet pour me dire adieu, m'a fait pousser un cri de terreur épouvantable, qui l'a effrayée elle-même. Le cœur m'en a longtemps battu et il m'a fallu un quart d'heure à me remettre. Voilà de mes absorptions, quand je travaille»[33].

Ces mots pourraient surprendre, mais ils témoignent d'une manière de créer, d'écrire et d'être d'une modernité sans précédent, de l'interdépendance et de l'influence réciproque entre l'auteur et l'œuvre en train de se faire[34].

Pour Flaubert, écrire, c'est vivre, et vivre, c'est écrire : « Je m'ennuie à crever. Mon oisiveté (qui n'est pas une, car je me creuse la cervelle comme un misérable), ma non-écriture, dis-je, me pèse ! Sacré état ! »[35]. La vie serait inconcevable autrement. En ce sens, il représente un modèle :

> «Flaubert devrait intéresser les romanciers par l'exemplaire image qu'il nous donne de leur race, dont il incarne typiquement les traits intelligents. Romancier-né, il grandit, vécut, mourut romancier ; il n'a respiré, senti, pensé, n'a accompli tous les actes de l'existence que dans le seul culte du roman»[36].

Parfois, les difficultés qu'implique l'acte de la création artistique affectent le trajet que nous découvrons dans la *Correspondance*, celui qui mène de l'intention à l'œuvre finie : « Je suis harassé. J'ai depuis ce matin un pincement à l'occiput et la tête lourde comme si je portais dedans un quintal de plomb. *Bovary* m'assomme »[37]. C'est une activité lente et difficile (« J'ai esquissé, gâché, pataugé, tâtonné »[38]), car le chemin qui va du plan à la forme finale est si dur qu'il le rend parfois presque malade, affectant à la fois le physique et le psychique : « Il y a des jours où je n'ai plus la force physique de remuer une plume. Je dors dix heures la nuit et deux heures le jour. *Carthage* aura ma fin si cela se prolonge, et je n'en suis pas encore à la fin ! »[39]. Mais l'amour qu'il éprouve pour son activité préférée, celle d'écrire, l'aide à dépasser les crises, à résister à des problèmes qui auraient pu, autrement, devenir très graves :

> «Ce sont ces pauvres pages-là, en effet, qui m'ont aidé à traverser la longue plaine. – Elles m'ont donné des soubresauts, des fatigues aux coudes et à la tête. Avec elles j'ai passé des orages, criant tout seul dans le vent et traversant, sans m'y mouiller seulement les pieds, des marécages où les pétons ordinaires restent embourbés jusqu'à la bouche»[40].

Très souvent, l'écriture s'avère difficile justement parce que la perspective de la perfection, l'image du livre idéal que Flaubert garde toujours dans la tête pèsent parfois trop lourd : « Je viens de relire mon plan. Tout ce que j'ai encore à écrire m'épouvante, ou plutôt m'écœure à vomir. Il en est toujours ainsi, quand je me remets au travail »[41]. L'écriture est vue comme un travail concret, d'où l'emploi du verbe *faire* dans une phrase telle « le livre que je fais maintenant »[42].

Les satisfactions que son métier lui donne rendent les souffrances acceptables. L'écriture devient parfois source d'exaltation et de sensations particulières : « À la moindre idée qui va me venir, j'éprouve quelque chose de cet effet singulier que l'on ressent aux ongles en passant auprès d'une harpe »[43]. Selon Flaubert, il faut savoir tenir la plume « d'un bras vaillant »[44] lorsqu'on veut écrire. Une vie dédiée à l'activité d'écrire demande de la force et de la résistance, mais surtout de la persévérance. En ce sens, les mots de Flaubert sont très clairs : « Avec un sens droit du métier que l'on fait et une

volonté persévérante, on arrive à l'estimable »[45].

Flaubert est un des premiers écrivains à reconnaître dans cette activité qui occupe presque tout son temps un métier, mot qu'il écrit parfois avec majuscule : « La Passion s'arrange mal de cette longue patience que demande le Métier. L'art est assez vaste pour occuper tout un homme. En distraire quelque chose est presque un crime. C'est un vol fait à l'idée, un manque au Devoir »[46]. Un métier parfois délicieux, parfois désespérant, toujours assumé. La vie serait inconcevable sans lui : « Et puis rien ne fait mieux *passer la vie* que la préoccupation incessante d'une idée, qu'un idéal, comme disent les grisettes »[47].

C'est un métier que Flaubert accepte comme un devoir. C'est une vie qui suppose des joies, des satisfactions uniques, mais aussi des sacrifices et des difficultés : « Ne cherchons donc que la tranquillité ; ne demandons à la vie qu'un fauteuil et non des trônes, que de la satisfaction et non de l'ivresse »[48]. Il faut donc assumer tout cela lorsqu'on veut faire de l'Art. Le métier d'écrivain est difficile et joli à la fois, un métier auquel il faut se dédier entièrement et pour toujours. Flaubert n'est pas le seul à le faire :

> «Les de Goncourt doivent être à Vichy ? Edmond surtout m'a l'air malade. – Mais nous sommes tous malades ! C'est le résultat du joli métier que nous faisons. Des efforts enragés, une angoisse permanente, la vie domestique étroite, et l'amour refoulé, voilà notre sort»[49].

Un sort accepté et assumé sans regrets par un écrivain qui vit pour écrire et vice versa : « je veux vivre encore pendant trois ou quatre livres »[50]. Il vivra, effectivement, jusqu'au 8 mai 1880, son dernier livre, *Bouvard et Pécuchet*, restant inachevé.

La postérité a confirmé (et continue de le faire) la réussite d'un écrivain qui, pendant toute sa vie, a essayé de donner à la prose française le statut d'œuvre d'art et d'écrire des œuvres qui passent l'épreuve du temps. Un écrivain pour lequel l'isolement devient un choix délibéré et un style de vie. Dans le cadre tranquille d'une maison normande sur les bords de la Seine, par un travail d'élaboration conscient et souvent épuisant, Flaubert invente les formes du roman moderne et devient un modèle et une inspiration éternelle pour tous ceux qui prennent le métier d'écrivain pour un devoir.

Note

1. Lettre à Ernest Chevalier, 7 juin 1844, dans *Flaubert. Correspondance*, tome I (Paris : Gallimard, 1973), 207.
2. Lettre à Ernest Chevalier, 15 juin 1845, dans *Flaubert. Correspondance*, tome I, 238.
3. Lettre à sa sœur Caroline, 20 décembre 1843, dans *Flaubert. Correspondance*, tome I, 201.
4. Lettre à Alfred Le Poittevin, 17 juin 1845, dans *Flaubert. Correspondance*, tome I, 241.
5. Ibid., 240.
6. Lettre à Alfred Le Poittevin, 16 septembre 1845, dans *Flaubert. Correspondance,* tome I, 252.
7. Ibid., 251-252.
8. Lettre à Louise Colet, 16 décembre 1852, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II (Paris : Gallimard, 1980), 209-210.
9. Lettre à Adèle Husson, 28 juillet 1876, dans *Flaubert. Correspondance*, tome V, (Paris : Gallimard, 2007), 87.
10. Lettre à Louise Colet, 14 août 1853, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II, 391.
11. Lettre à Edma Roger des Genettes, 19 juin 1876, dans *Flaubert. Correspondance*, tome V, 56.
12. Michel Butor, *Improvisations sur Flaubert* (Paris : La Différence, 2005), 29.
13. Lettre à Louise Colet, 2 septembre 1853, dans *Flaubert. Correspondance,* tome II, 422.
14. Lettre à Louise Colet, 17 septembre 1846, dans *Flaubert. Correspondance,* tome I, 345-346.
15. Lettre à Louise Colet, 26 juillet 1851, dans *Flaubert. Correspondance,* tome II, 3.
16. Lettre à Louise Colet, 25 septembre 1852, dans *Flaubert. Correspondance,* tome II, 162.
17. Lettre à Madame Jules Sandeau, 24 novembre 1859, dans *Flaubert. Correspondance*, tome III (Paris : Gallimard, 1991), 57.
18. Lettre à la princesse Mathilde, 28 juillet 1877, dans *Flaubert. Correspondance,* tome V, 267.
19. Pierre-Marc de Biasi, *Gustave Flaubert, L'homme-plume* (Paris : Gallimard, 2002), 84.
20. Lettre à Louise Colet, 20 mars 1852, dans *Flaubert. Correspondance,* tome II, 57.
21. Lettre à Louise Colet, 13 décembre 1846, dans *Flaubert. Correspondance,* tome I, 415.
22. Lettre à Louise Colet, 3 avril 1852, dans *Flaubert. Correspondance,* tome II, 65.
23. Lettre à Louise Colet, nuit de samedi, octobre 1847, dans *Flaubert. Correspondance,* tome I, 475.
24. Henry James, *Gustave Flaubert* (Paris : L'Herne, 1969), 9.
25. Lettre à Louise Colet, 24 avril 1852, dans *Flaubert. Correspondance,* tome II, 75.
26. Lettre à Louise Colet, 15 avril 1852, dans *Flaubert. Correspondance,* tome II, 71.
27. Lettre à Louise Colet, 26 avril 1853, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II, 315.
28. Albert Thibaudet, *Gustave Flaubert* (Paris : Gallimard, 1935), 32.
29. Lettre à Louise Colet, 14 décembre 1853, dans *Flaubert. Correspondance,* tome II, 477.
30. Lettre à Ernest Feydeau, 3 décembre 1858, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II, 843.
31. Lettre à sa nièce Caroline, 23 juin 1872, dans *Flaubert. Correspondance,* tome IV (Paris : Gallimard, 1998), 538.
32. Lettre à Louise Colet, 24 avril 1852, dans *Flaubert. Correspondance,* tome II, 75-76.

33. Lettre à Louise Colet, 16 décembre 1852, dans *Flaubert. Correspondance,* tome II, 210.
34. Jean-Pierre Richard, *Littérature et sensation* (Paris : Seuil, 1954), 128.
35. Lettre à Jules Duplan, 29 mars 1863, dans *Flaubert. Correspondance*, tome III, 314.
36. James, 9.
37. Lettre à Louise Colet, 26 juin 1852, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II, 118.
38. Lettre à Louise Colet, 31 janvier 1852, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II, 40.
39. Lettre à Ernest Feydeau, vers le 15 septembre 1861, dans *Flaubert. Correspondance*, tome III, 174-175.
40. Lettre à Louise Colet, 3 avril 1852, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II, 66-67.
41. Lettre à George Sand, 2 février 1869, dans *Flaubert. Correspondance*, tome IV, 14.
42. Lettre à Henriette Collier, nuit du 31 janvier au 1er février 1852, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II, 39.
43. Lettre à Louise Colet, 27 décembre 1852, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II, 219.
44. Lettre à Louise Colet, 1er juin 1853, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II, 339.
45. Lettre à Louise Colet, 31 janvier 1852, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II, 41.
46. Lettre à Louise Colet, 21 août 1853, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II, 403.
47. Lettre à Élisa Schlésinger, 14 janvier 1857, dans *Flaubert. Correspondance,* tome II, 665.
48. Lettre à Louise Colet, 21 août 1853, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II, 403.
49. Lettre à la Princesse Mathilde, 2 juillet 1867, dans *Flaubert. Correspondance*, tome III, 663.
50. Lettre à Louise Colet, 13 janvier 1854, dans *Flaubert. Correspondance*, tome II, 507.

Bibliography:

Bruneau, Jean, ed. *Flaubert. Correspondance* [Flaubert. Correspondence], 5 vol. Paris: Gallimard, 1973-2007.
Butor, Michel. *Improvisation sur Flaubert* [Improvisations on Flaubert]. Paris: La Différence, 2005.
De Biasi, Pierre-Marc. *Gustave Flaubert - L'homme-plume* [Gustave Flaubert – The Man-Pen]. Paris: Gallimard, 2002.
James, Henry. *Gustave Flaubert*. Paris: L'Herne, 1969.
Richard, Jean-Pierre. *Littérature et sensation* [Literature and Sensation]. Paris: Seuil, 1954.
Thibaudet, Albert. *Gustave Flaubert*. Paris : Gallimard, 1935.